

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 25

Artikel: Le plancher aux vaches
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une caserne n'est autre, en somme, qu'une maison où l'on loge; militaires ou civils, il n'importe: de nuit, tous les chats sont gris.

Les dames éliront domicile dans la nouvelle et vaste école de la Barre, dont les classes sont transformées en dortoirs. Cette transformation n'est pas allée toute seule! Dame! une école n'est pas un hôtel, où tout a été prévu, conçu et disposé pour faciliter le plus possible la satisfaction des naturels désirs des hôtes de la maison. Il fallut aviser, et, pour cela, réquisitionner chez les marchands de faïences, qui sauveront la situation. L'annonce de la bonne nouvelle fut un réel soulagement pour les membres du Comité central. Mais un d'eux, qui voit à tout malice, ne baptisa-t-il pas irrévérencieusement du nom de « sous-commission des pots et cuvettes » la sous-commission active et dévouée à laquelle incombaient le soin de veiller à l'aménagement des logements de l'école de la Barre.

Décidément, il en reste toujours quelque chose.

Il était de Lutry.

Dans notre numéro du 18 avril, sous le titre : *Le saint de Moudon*, nous avons publié un extrait du *Journal d'un voyage de Genève à Londres*, de Gaudard de Chavannes. Il s'agissait d'un saint de bois, vendu à une paroisse du canton de Fribourg par la ville de Moudon, en 1536, c'est-à-dire lors de l'invasion bernoise et de l'introduction de la religion réformée.

Voici ce que dit à ce propos la *Liberté*, de Fribourg :

L'histoire est vraie, mais elle ne concerne pas Moudon. La paroisse fribourgeoise est bien baignée par la Broye : c'est Promasens. Mais les paroissiens vaudois ne humaient pas les brouillards de la rivière qui joue le rôle de passe-lacets entre les cantons de Fribourg et de Vaud ; ils se prélassaient au soleil, sur la rive du bleu Léman : c'est Lutry qui a été le vendeur.

L'objet vendu est un crucifix de dimensions colossales, actuellement encore suspendu à l'entrée du chœur de l'église de Promasens.

Le prix a été payé au moyen d'un quarteron de poires sèches, la vente a eu lieu sous la réserve expresse que les paroissiens de Lutry auraient toujours le droit de ramener le crucifix chez eux, moyennant le versement d'un prix de même nature et de même valeur « si les temps devenaient meilleurs ».

Le Vaudois et le Serbe.

(Causerie entre Jean-Louis et Eugène, à l'Auberdzo d'Ashta-Goubet.)

— As-to lié lé papâi, Loué?

— Oï, ma ne liéso ré que lé novalles dau paï; clliau d'au défro, n'ein bayeri pas pi on boton de tsasse.

— L'in a portant houâ oquie de novî que s'e pè la Serbie.

— Passa mé la tomma. Qu'e-te?

— Parait que l'ant fusilli lo râ, la reina, et ne sé pas trau cô.

— Vouah! Clliau bregands ; te mé fa sâ ; à la tinna. Et porque an-te cein fê?

— L'irant grindze por cein que la reina, onna certaina Machine....

— Machine!

— Oï, qu'on l'amâve quasu atant qu'onna tchivra âme lo couti.

— Et l'ant esterminaï ! Clliau routes!

— Ma, te mé fa rire, Jean-Louis ; l'ona révoluchon. Et pu, on ein a bin té, no, dein lo té.

— Bin su, ma pas dinse. On n'a pas sagni noutré bailli en noinante-houït aô noutré conseillé d'Etat ein quarante-cinq.

— Vâi, ma on ara mi fê d'alla pe rûdo, na pas baôgrassi, taquenassî, fotemassi avoué dai rappô, dai comita, d'au commerce, tot lo dia-

billo et son train. N'ant pas traîna pé la Serbie.

— Craï-to que cein vaô mi allâ, passe que l'ant éta vi quemet la pudra, que l'ant tot éclliéta d'ou coup, sein avâi sondzi à cein que porrâi arrevâ. No, n'ein pas fê dinse, t'é dio, et diabe lo pi que no no sein plifie mau trovâ. Allâ, bâ!

— T'i trau lambin, trau taquenet, trau Vaudois, se te vaô.

— On ein è pas mains sadzo por tot cein, et on réussie. Vouaite en noinante-houït. On n'a pas éta pressâ, l'é veré; ma on a étudié, recordâ lo moutz per tieu et on a trovâ cein que l'in falliai po lo fère décampa. Attiute! Te sâ prau qu'on a ti din tsouse qu'on ne paô pas souffri.

— Bin su, i'ein sé oquie, mé que la tomma fâ toussi.

— Mé, l'è la crannâ din lo café; lé macilio, l'è lo rodzo.

— Et lo moutz ?

— Lo moutz, l'ire lo vert; adan lo 24 janvier, l'an appondu à 'na bercllire on bocon de patta verda et l'ôr a attrapa la fouâre, et s'e sauvâ po ne pas s'e fère vergogne devant le mondo. Et quand l'a vu qu'on tegnâi bon, no z'a de : « Adié, Hans-Ludvig », et on l'ai a repoudu : « Atsivo, Gottlièbe ». Et l'a felâ.

— Et ein 45, te traôve prau su qu'on a éta au galop po révësa cli Consel, que l'ire lo pliot de la mécanique de l'Etat ?

— Eh bin! on a éta prudet, on a recordâ clliau z'hommo po vère cein que ne pouvant pas souffri.

— N'ire pas lo vert ?

— Na, ma lé chétons. Adan, on è vegniâi su Montbenon, 30,000, avoué din batons; Druey l'a fê on discou du lo coutset d'onn'êtsila, et ma fâi, quand le Conseillé l'ant z'u examinâti lè batons qu'irant à clli'êtsila, l'ant peinsâ : « Ein a cinq, ion po tsacon de no, fotè mé lo camp. Atant que satans dézo lé pi de Druey que su noutra rita. » A-te que, tsi no, quemet on fa lè révoluchons, on ne fa pas tot chauta, on recorde lè dzeins et... tot è quie.

— Eh bin! allein no z'è. Noutrè fenne sarant din lo ca de no recordâ assebin po savâ ce que no foudrà po no fère fela d'au cabaret.

— Vâ, ma tant qu'adan, on a lesi de bâire quoque quartetté.

— Se vegnint avoué no, sarâi on moyan d'e fère ein allâ.

— Te porräi bin avâi trovâ.

MARC A LOUIS.

Coup de marteau.

Le jeu du marteau fait furor en Australie et dans les colonies anglaises. Bientôt, sans doute, la mode le conduira jusqu'à Londres, d'où il nous reviendra comme tant d'autres jeux d'Outre-Manche.

Le jeu du marteau consiste à enfonce une demi-douzaine de gros clous dans un cube de bois dur, pas autre chose. Mais il faut arriver à planter ces clous dans un temps donné, très court, et souvent les coups de marteau tombent dru sur les doigts.

Ce jeu est tout de suite devenu le sport préféré des dames de la meilleure société. Des matches se sont organisés un peu partout, et récemment une jeune fille de Sydney a été déclarée championne d'Australie pour le jeu du marteau.

Où allons-nous ? Où allons-nous ?

Cinquante discours.

Qu'une femme parle sans langue

Et fasse même une harangue,

Je le crois bien.

Qu'ayant une langue, au contraire,

Une femme puisse se taire,

Je n'en crois rien.

Ces vers peu galants nous revenaient à la

mémoire en lisant dans les journaux de Genève le compte-rendu du congrès international des abstinentes, qui s'est tenu dans cette ville, la semaine dernière.

La séance de clôture a été mémorable, paraît-il. Les déléguées des divers pays, au nombre de soixante, dévaient toutes y prendre la parole. En réalité, cinquante discours seulement ont été prononcés, ce qui est déjà bien joli, si l'on songe que les orateurs en jupons n'avaient à elles toutes que deux heures et quart pour se faire entendre.

Dès l'ouverture de la séance, la présidente a appelé sur une estrade les cinquante dames inscrites comme orateurs. A l'appel de son nom, chacune débitait une courte harangue. Dès que l'orateur dépassait la limite du temps qui lui était assignée, la présidente, inexorable, agitait sa sonnette et la personne qui parlait achetait sa phrase, et c'était tout.

Les incidents comiques ne manquaient pas. Ainsi, une Anglaise commence son speech et s'arrête aussitôt en pouffant de rire...

— Vous avez fini de parler? lui demande la présidente.

— Ah! no, je n'avais pas fini dou toute.

— Eh bien, continuez, vous avez encore cinquante secondes.

— Je ne pouvais continuer.

— Pourquoi donc?

— J'avais perdu mon idée et je ne le retrouvais plus.

Et la bonne dame de rire de plus belle, mettant tout l'auditoire en gaieté. Enfin, elle ratraper le fil de son discours et va parler de nouveau. Mais si l'idée est revenue, le temps, lui, s'est envolé. La terrible sonnette de la présidente couvre la voix de l'Anglaise et une autre déléguée lui succède à la tribune.

Combien d'orateurs prolîxes auxquels, dans les Grands Conseils, les conseils communaux, les assemblées politiques, les tribunaux ou les temples, on aimeraient pouvoir appliquer parfois le coup de sonnette! Peut-être cette méthode anglo-saxonne s'introduira-t-elle un jour chez nous. Elle a du bon.

On la verra partout, dans un mois, cette partition, pour chant et piano, du *Festival vaudois*, de Jaques-Daleroze (W. Sandoz, éditeur, Neuchâtel). On la prendrait déjà rien que pour la couverture, œuvre de notre peintre *F. Rouge*. Et puis, qui ne voudra, l'hiver prochain et durant bien d'autres hivers encore, évoquer souvent, dans l'intimité du foyer familial, les souvenirs vibrants des émotions ressenties en Beaufieu, devant ce spectacle grandiose, que se donna à lui-même, un peuple heureux et fier de célébrer le centenaire de sa liberté. — La partition de Jaques-Daleroze, très volumineuse (340 pages), est en vente, au prix de fr. 10. dans toutes les librairies et magasins de musique.

Le plancher aux vaches.

« Mes amis, nous dit le professeur, appliquant sa main au beau milieu de la carte fixée à la muraille, nous avons, cette année, à étudier ensemble la géographie de l'Europe. La tâche est belle, séduisante, riche en enseignements précieux... »

Puis, après une légère pause :

« L'Europe, mes chers amis, est le foyer d'où rayonne sur le monde, etc.... »

Et voilà que, s'abandonnant à la fantaisie de son imagination poétique et féconde, guidé par ses vastes connaissances, notre maître nous fait faire, en quelques minutes, à travers l'Europe, une promenade merveilleuse, qui nous en dit beaucoup plus que les manuels. A sa voix évocatrice, les grands souvenirs se réveillaient; les gloires surgissaient à notre passage; les terres tressaillaient au rappel des événements dont elles avaient été les impossibles témoins. Des paysages sombres et

mélancoliques du nord, patrie d'Ossian, aux horizons ensoleillés et sonores du midi, gardiens de la gloire de Virgile et d'Homère, tout semblait défiler sous nos yeux charmés, éblouis.

Ce maître était Charles Vulliémoz, à la mémoire duquel ses anciens élèves gardent un souvenir fidèle et reconnaissant.

Emporté par son imagination, Charles Vulliémoz avait de ces trouvailles inconcevables, fantastiques. On ne s'en étonnait point, parce que c'était lui.

Dans la même leçon, après avoir évoqué avec une véritable éloquence les gloires et les splendeurs de l'Italie, entraîné par sa verve : « Entra la Sicile et l'Afrique, » s'écrie-t-il, le fond de la mer est de nature très volcanique. Il n'est pas de jour qu'une île ne surgisse, effet d'une éruption sous-marine. Il y a toujours là un vaisseau anglais, prêt à planter le drapeau britannique sur cette terre naissante, surgissant de l'onde comme Amphitrite. Le lendemain, nouveau bouleversement sous-marin. L'île disparaît dans les flots, emportant avec elle le drapeau. Adieu les Anglais, la boutique ! »

Un drapeau de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire et l'empire de S. M. Edouard VII est assez grand comme cela.

Mais, ces éruptions ont parfois des conséquences beaucoup plus graves, témoin le récent cataclysme de la Martinique, pour ne citer que celui-là. Et ces phénomènes, se manifestant un peu partout, ne sont point rassurants et semblent établir qu'on ne saurait parler qu'au figuré de la terre « ferme ». Le plancher aux vaches n'est pas si sûr qu'on le croit.

Ainsi, l'île Saint-Vincent, dans les petites Antilles, propriété de l'Angleterre, est considérée comme menacée d'une disparition subite. On peut donc se demander si l'île française de la Martinique n'est pas exposée au même danger, et si l'affreuse éruption du mont Pelé est le seul cataclysme pouvant se produire dans la mer des Caraïbes.

Les savants, il est vrai, affirment qu'il n'y a pas à redouter l'enfouissement des Antilles; mais il est permis de ne pas attacher une foi absolue à leurs opinions. La thèse de la sécurité est combattue par des faits antérieurs dont on ne peut pas cependant ne tenir aucun compte.

Sans rien changer à l'ensemble de notre planète, il est aisément de concevoir l'apparition ou la disparition de certaines terres, sortant des eaux ou retournant s'y abîmer.

Une étude intéressante de M. Marcel Dumoret fournit, à cet égard, des renseignements curieux, notamment au sujet de l'Atlantide. L'antiquité pensait qu'il y avait eu, dans l'océan Atlantique, faisant face au détroit de Gibraltar, une vaste terre qui fut engloutie, après les âges tertiaire et quaternaire, dans un bouleversement maritime et géologique.

Tous les habitants avaient péri, sauf quelques hommes qui réussirent à se sauver sur des radeaux et dont les récits furent transmis par la tradition.

Qui sait si les îles Canaries ne sont pas les épaves de ce naufrage d'une terre, et si l'on ne doit pas considérer les Açores comme les pieux de l'Atlantide, demeurés des centres d'activité volcanique ?

La science géologique suppose qu'il a existé une chaîne de montagnes allant de Marseille au cap Nord, avec une largeur moyenne de 41 à 42 lieues et une hauteur d'environ 5,000 mètres; l'Angleterre serait un morceau arraché à ce continent.

Une partie du sol qui constitue actuellement les îles-Britanniques fut couverte par la mer, ce qui cadre bien avec la profondeur relativement très faible de la Manche; et, par un contre-coup, la Sicile apparut inopinément avec une hauteur de 1,000 mètres.

On pense aussi, d'après certains témoignages de la flore et de la faune antédiluvienne, que le Sahara, primitivement sous les flots, devint le désert que nous voyons.

Quant à l'archipel de l'Australie, on est porté à admettre que ses îles constituaient un seul et même continent, s'étendant de l'Inde à l'Amérique du Sud;

de même que la constitution géologique des Etats-Unis conduit à penser que ces terres ont été couvertes par l'océan.

Des faits infiniment plus récents et indiscutables montrent que la terre a toujours ses convulsions.

Sur la côte normande, dans la baie du mont de Saint-Michel, on aperçoit à marée basse les restes d'une forêt qui fut engloutie au onzième siècle.

Sur les rives de Bretagne, dans le Morbihan, la légende assure que l'on peut voir les tours et le clocher de la ville d'Ys, reposant depuis des siècles dans le sein des flots.

En 1783, à dix lieues de l'Islande, un volcan sous-marin fit éruption, lançant des scories qui couvrirent la mer dans un rayon de cinquante lieues.

Un mois après, on vit émerger une nouvelle île, dont le gouvernement danois crut devoir prendre possession et à laquelle il donna le nom de Nyx. Heureusement on eut la prudence de n'y pas mettre garnison et de n'y établir personne, car peu de temps après Nyx s'en alla comme elle était venue et disparut brusquement. Il n'en resta que des récifs rocheux à 30 brasses de profondeur.

L'île de Java, au mois d'octobre 1822, fut bouleversée par une éruption. La flanc d'une haute montagne s'effondra et devint un golfe. 414 villages furent détruits. La même année le sol du Chili se souleva sur une longueur de près de 30 lieues.

Près de la Sicile, dans la Méditerranée, une île que l'on appela Graham fut littéralement lancée hors de l'eau, en 1831. On eut dit un jet d'eau énorme. Elle disparut un jour sans laisser de traces.

En 1842, l'île de Thera s'enfonça de mille pieds. On ne peut pas oublier le désastre qui, le 1^{er} novembre 1775, détruisit Lisbonne et fit 60,000 victimes. On ressentit la commotion dans la Baltique, aux Indes, au Canada, à Alger, et, à huit lieues de la côte, le sol du Maroc s'ouvrit et dévora 10,000 êtres humains.

Darwin a émis l'opinion qu'il se formerait une île ou un archipel au milieu de l'Atlantique qui est sillonné du nord au sud par une ligne de volcans.

Il résulte de tout cela, sans doute, que nulle partie du monde n'est à l'abri des destinées inconnues réservées à notre planète.

Voilà ! — Voilà !

Miss Mary Bogardus était employée au bureau central des téléphones de l'Hudson.

M. Albert Tower, maître de forges, millionnaire et propriétaire d'une maison de campagne près de New-York, est abonné au téléphone.

Plusieurs fois par jour, miss Mary était appelée par la sonnerie de Master Tower, qui lui demandait de le mettre en communication avec un de ses nombreux correspondants.

Or, la jeune miss, loin de s'impatienter des appels réitérés, répondait toujours à l'interpellateur inconnu avec une voix si douce et en termes si aimables, que celui-ci finit par s'intéresser à la téléphoniste, lui demander son nom, etc.

De communication en communication on en vint aux longs bavardages, aux petites confidences, aux promesses. Puis, un beau matin arriva, par téléphone, une offre de mariage, aussitôt acceptée. Rendez-vous fut pris.

Et voilà comment, quelques jours après, la jeune téléphoniste devenait la femme du millionnaire industriel.



Coiffure à la papa. — Le coiffeur, à un petit garçon qui conduit son père :

— Il faut donc te couper les cheveux, mon ami, comment veux-tu les avoir arrangés ?

— Comme papa, avec un grand rond au milieu.

Café de cafés. — Au restaurant :

— Votre café, madame, a une qualité et un défaut.

— Quelle qualité ?

— Il n'a pas de chicorée.

— Et quel défaut ?

— Il n'a pas de café.



Boutades.

Cela date d'Ève. — *Elle*: Je m'étonne ce que pouvait bien dire Ève à la nouvelle d'avoir à quitter le Paradis.

Lui: Comme toute femme avant un voyage, elle se sera lamentée de n'avoir rien à mettre.

Parents très éloignés. — Le président du tribunal d'Oron à un brave agriculteur apelé comme témoin :

— Etes-vous parent de l'inculpé ?

— De très loin, monsieur le président, il était question dans le temps que mon grand-oncle marie sa mère-grand, mais il ne l'a pas voulue.

Pas de répit. — Notre Kursaal avait cru pouvoir faire comme tout le monde, c'est-à-dire prendre ses vacances d'été. Ces vacances, d'ailleurs, n'étaient que partielles, puisque trois jours encore de la semaine, il y avait représentation.

— Pas de ça ! se sont écrits les nombreux fidèles de Bel-Air, nous en voulons tous les soirs.

Faisant bonne mine à bon jeu, M. Rey céda. Le Kursaal joué donc tous les soirs et la foule s'y presse.

Un bon remède.

Il y a près de cent ans qu'un médecin, Romberg, a essayé d'influencer favorablement les malades en s'occupant activement du bien-être de leurs familles et en évitant ainsi le souci si poignant, soit du père de famille, soit de la femme tourmentée par ses enfants.

Plusieurs dames de la société berlinoise, une ou deux fois par semaine, rendent visite aux familles des malades et font tout ce qui est en leur pouvoir pour leur venir en aide.

Lorsque le malade guéri quitte l'hôpital, pour reprendre la lutte pour la vie, ces dames s'entendent avec les médecins pour le secourir et lui faciliter cette tâche toujours pénible pour qui relève de maladie.

Il a été prouvé que les maladies prennent un cours plus normal et plus prompt si le malade n'est pas atteint psychiquement.

Tir cantonal valaisan à Monthey, du 21 au 29 juin 1903. — 36 ans se sont écoulés depuis le dernier tir cantonal valaisan. Monthey est prête à recevoir le 21 juin courant la bannière cantonale. Si elle se réjouit d'avoir l'honneur de posséder pendant quelques jours cet emblème de la patrie valaisanne, elle se réjouit non moins de l'occasion qui lui est offerte de prouver à ses chers confédérés des autres cantons que si le temps passe, l'hospitalité des montagnards valaisans reste la même.

Le comité d'organisation s'est efforcé, par un plan de tir bien compris, par des installations du dernier modèle, par des attractions musicales et autres de toute nature, de procurer à ses hôtes de quelques jours, en même temps que de nombreuses chances de succès, l'occasion de se délasser de la monotony et des tristesses de la vie ordinaire.

S'il compte sur la présence de tous les tireurs valaisans, sans exception, il compte aussi et surtout sur une grande affluence de tireurs et de visiteurs étrangers au canton. Il espère que nos chers confédérés n'hésiteront pas à franchir la distance qui les sépare des cimes neigeuses valaisannes pour venir resserrer les liens d'amitié et de fraternité qui unissent le pauvre Valais à ses frères plus riches et plus prospères de la Suisse.

Confédérés, ce n'est pas Monthey qui vous tend la main, mais la patrie valaisanne toute entière.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.